

42. En communion

Dans la foi, l'humour de savoir que nous sommes sauvés par grâce, indépendamment de nos mérites, mène tout naturellement à l'humilité et à la gratitude. Une juste distance s'établit d'avec l'orgueil, l'amour-propre, l'ambition, la susceptibilité. Mais l'humilité ne saurait être une quête en soi, une vertu à rechercher ou à s'imposer. Elle serait alors violence infligée et non le salaire de l'humain à la fois juste et pécheur. « La gratitude va de pair avec l'humilité comme la santé avec l'équilibre » écrivait fort justement Elizabeth Goudge. C'est un art de vivre en somme...

Philippiens 2, 1 S'il y a donc quelque encouragement dans le Christ, s'il y a quelque réconfort de l'amour, s'il y a quelque communion de l'Esprit, s'il y a quelque tendresse et quelque magnanimité,

2 comblez ma joie en étant bien d'accord ; ayez un même amour, une même âme, une seule pensée ;

3 ne faites rien par ambition personnelle ni par vanité ; avec humilité, au contraire, estimez les autres supérieurs à vous-mêmes.

Paul a pour cette communauté un attachement profond, viscéral, alors qu'elle est menacée de divisions. Il entend donc, dans le verset 1 exprimer cette tendresse en veillant à ne pas donner des ordres. Il rappelle ce qui les unissait : l'encouragement en Christ, le réconfort de l'amour traduit en aide, en actes bienveillants, la communion dans le même Esprit, cette tendresse et cette magnanimité qui unit les chrétiens et qui a pour fondement la miséricorde divine envers les humains. Ensuite, au verset 2, l'apôtre tente de rétablir l'unité dans la communauté : ce qui le comblerait de joie, c'est de savoir les croyants unis dans l'amour, capables de se détourner d'eux-mêmes et préférant l'attention accordée aux autres. Il invite à l'union dans une même âme, une seule pensée, en somme à tendre vers le même combat d'un seul cœur. Au verset 3, Paul devient chirurgical : ce qui est en cause, ce sont les intrigues et les vaines gloires. L'ambition personnelle et la vanité. Ce qu'il faut plutôt faire ? Agir avec humilité. Dans le monde grec, elle était loin d'être une vertu : c'était la condition normale de l'esclave. Ce n'est que dans le monde juif qu'elle était considérée comme une qualité devant Dieu. L'humilité chrétienne est cette grâce qui nous permet d'avoir une appréciation juste et réaliste de nous-mêmes (Ro 12.3), ce qui nous protège aussi bien des prétentions excessives que d'un dénigrement inapproprié. Elle nous libère de la vanité et nous rend capables d'user de prévenances réciproques (Ro 12.10). L'invitation à considérer les autres comme supérieurs à soi-même ne fait pas référence à une supériorité morale ou spirituelle. Paul ne nous demande pas de nous dénigrer, de nous rabaisser ! Il nous invite à tenir l'Autre comme l'Autorité, la préoccupation dernière. Celui et celle en qui, dans la relation, se rejoignent toujours le ciel et la terre, la possibilité de donner et de recevoir de bon cœur, sans chagrin ni contrainte. L'Autre rencontré en vérité, n'est pas dans la foi une incitation à la surenchère ; nous ne sommes pas en luttes, en compétitions, en confrontations, en convoitises, etc. Nous sommes dans ce lien d'où peuvent surgir - ô miracle ! - des prévenances réciproques. Mais cela réclame d'avoir quitté la comparaison, le jugement et le dénigrement !

Le terme humilité est à rapprocher du mot humus, qui en est la source étymologique, et qui a donné par ailleurs le terme homme. Cela semble signifier que l'humilité consiste, pour l'homme, à se rappeler qu'il est poussière (ou littéralement : « fait de terre », c'est-à-dire de la matière la plus commune). Cela semble indiquer aussi que l'humilité est une attitude proprement humaine : et de fait, si l'homme n'est pas le seul être dont on puisse dire qu'il fut tiré du limon, il paraît bien être le seul à le savoir.

Mais du coup, il est aussi le seul à pouvoir l'oublier — et pire : à vouloir l'oublier. Au-delà de l'image du matériau (terre, humus), le terme d'humilité renvoie en effet à l'idée d'une provenance étrangère, d'une impuissance à être sa propre origine ; il paraît impliquer aussi, du même coup, l'idée d'une incapacité à s'accomplir par ses seules forces ; en un mot, il s'agirait d'avouer qu'il n'est rien en nous, hormis peut-être nos fautes et nos manquements, que nous puissions nous attribuer à nous-même, à nous seul. Or cette double impuissance n'est pas facile à admettre ; elle semble, à certains, incompatible avec la dignité de l'être humain, et sa reconnaissance constituerait à leurs yeux une intolérable humiliation.

Mais justement, est-ce une même chose d'être humble et d'être humilié ? Etre humble, est-ce se rabaisser, se manquer de respect à soi-même ? Cela doit-il conduire, en particulier, à accepter que les autres nous traitent comme « moins que rien » ?

Humilier quelqu'un consiste à nier sa dignité, ou du moins à manifester uniquement ses pauvretés et ses déficiences ; concrètement, cela revient souvent à le réduire à son animalité, ou à sa dimension purement physique : rien de plus humiliant pour un homme, par exemple, que de voir l'accomplissement de ses fonctions organiques privé du secret ou de l'habillement qui l'humanisent. Mais refuser cette humiliation, serait-ce manquer d'humilité ? Et inversement, faudrait-il refuser d'être humble pour échapper à l'humiliation ? Non pas, si humilité et affirmation de sa dignité sont, en vérité, compatibles, voire indissociables. Telle est du moins la position que l'on s'efforce ici de préciser.

D'une part, l'humilité ne consiste pas à se croire dépourvu de dignité, mais à se savoir incapable d'en être soi-même la source, et à se reconnaître impuissant à exister « à la hauteur » de celle-ci. En tant qu'être humain, je suis bien plus qu'un peu de boue (ou d'humus), contrairement à ce que suggère l'étymologie prise au pied de la lettre. Mais ce que je suis de plus, je ne me le suis pas donné à moi-même ; en outre, par mon comportement envers moi-même comme envers autrui, sans doute le trahis-je bien plus souvent que je ne l'honore. Ainsi, autant mon refus de ma dignité ne serait pas une vraie humilité (mais quelque chose qui pourrait être une profonde ingratitude), autant l'humilité véritable se manifeste par l'acceptation du fait que l'aide d'autrui m'est absolument indispensable. L'aide dont j'ai eu besoin pour être, tout simplement, en ce sens que je dois ma venue à l'être, et mon statut d'être pourvu de dignité, à autre chose ou à quelqu'un d'autre que moi-même. L'aide dont j'ai besoin, ensuite, pour tenter de ne pas être trop indigne de ma dignité : car précisément, celle-ci a quelque chose d'infini et d'absolu, qui fait de son plein respect une tâche au-dessus de mes forces — voire des forces humaines en général. Ainsi se préciserait la conciliation évoquée plus haut : être humble, ce n'est pas se considérer comme sans valeur, c'est au contraire voir sa propre grandeur et se sentir petit devant elle.

D'autre part et par conséquent, l'humilité ne saurait conduire à se laisser traiter comme un être sans valeur, et à accepter toutes les humiliations. Nulle

incompatibilité entre être humble et exiger le respect : car ce dont j'exige le respect, à savoir ma dignité, c'est aussi ce dont je reconnais ne pouvoir être l'auteur. En ce sens, je demeure effacé et discret (« humble ») lors même que je mets en avant ma dignité d'être humain.

Concluons : il semble particulièrement important de ne pas se tromper sur le vrai sens de l'humilité, car toute erreur à son sujet irait forcément de pair avec une méprise sur le vrai sens de la dignité, et donc sur la juste attitude à avoir envers soi-même comme envers autrui.

G.R .Source : <http://philo.pourtous.free.fr/Atelier/Textes/humilite.htm>

Une histoire pour le dire autrement :



Le patriarche Athénagoras, ancien chef suprême de l'Église orthodoxe grecque, décédé il y a quelques années, le disait fort bien : « La guerre la plus dure, c'est la guerre contre soi-même. Il faut arriver à se désarmer. J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible. Mais je suis désarmé. Je n'ai plus peur de rien, car l'amour chasse la peur. Je suis désarmé de la volonté d'avoir raison, de me justifier en disqualifiant les autres, je ne suis plus sur mes gardes, jalousement crispé sur mes richesses. J'accueille et je partage. Je ne tiens pas particulièrement à mes idées, à mes projets. Si l'on m'en présente de meilleurs, ou plutôt non, pas meilleurs, mais bons, j'accepte sans

regret. J'ai renoncé au comparatif. Ce qui est bon, vrai, réel, est toujours pour moi le meilleur. C'est pourquoi je n'ai plus peur. Quand on n'a plus rien, on n'a plus peur. Si l'on désarme, si l'on se dépossède, si l'on s'ouvre au Dieu-Homme qui fait toutes choses nouvelles, alors Lui efface le mauvais passé et nous rend un temps neuf où tout est possible. »